

CATASTROPHES, MALADIES, ATTENTATS,
ACCIDENTS ET PANIQUES EN TOUT GENRE

PEURS : GARE À LA PSYCHOSE

C'est avec le Sras, puis la grippe aviaire, que le sentiment d'exaspération a commencé à s'exprimer. Pas une seule victime en France, mais l'affolement était bien réel : ruée sur les masques et les bottes en caoutchouc, effondrement des ventes de volaille, députés évacués de la Chambre à cause d'une mouette, SPA submergée par les matous abandonnés, sans oublier l'armée qui campait autour des étangs de la Dombe. Nous étions ridicules, et cela se voyait. Encore plus que pour le bug de l'an 2000 qu'on attend toujours ; ou qu'à la grande époque des lettres à l'anthrax, qui ne contenaient que du talc mais qui valurent à quelques secrétaires d'être embarquées de force par les pompiers, prestement emballées sous une combinaison de cosmonaute... On hésite entre le rire et la honte. D'autant que ces frayeurs vaines s'ajoutent à la culpabilité que beaucoup d'entre nous avaient déjà éprouvée pour leur fascination stérile devant les images du 11 Septembre ou du tsunami ; et que chaque nouvelle menace d'attentats – comme ceux qui visaient les vols entre Londres et les États-Unis – les ravive sans arrêt. La peur, une passion moderne ? Pas si moderne que cela, en fait. Que l'homme adore ressentir le « délicieux frisson » de l'angoisse ou contempler la souffrance d'autrui comme s'il s'agissait d'un spectacle remonte en effet à la nuit des temps. Les jeux du cirque fonctionnaient déjà sur ce principe. De même que les exécutions publiques, la tragédie antique, l'Apocalypse de saint Jean ou les veillées rurales, nourries d'histoires de massacres, d'ogres et de loups-garous. Nous ne différons donc pas de nos ancêtres lorsque nous gênons les secours pour approcher d'un incendie, lorsque nous payons pour claquer des dents devant *L'Exorciste* en version non censurée, ou lorsque nous paniquons à l'idée que notre poulet dominical – enfin débarrassé de ses hormones – va peut-être nous transmettre la forme mutante du virus H5N1.

Peur de la mort, peur de la pollution, peur des maladies, de la malbouffe, du loup ou du terrorisme... Réelles ou imaginaires, nos angoisses et leur corollaire, la recherche du risque zéro, ont des effets paralysants sur notre société.



Même mort, surtout mort, un simple canard peut terrifier.

Ce qui a changé, en revanche, c'est la part qu'occupe la peur dans nos vies. Et l'importance de ses répercussions dans tous les domaines : économique, politique, psychologique et sociologique. Objectivement parlant, nous n'avons pourtant pas grand-chose à redouter, en notre qualité de citoyens de l'un des pays les plus prospères et démocratiques du monde, en paix depuis soixante ans, qui bénéficie d'un climat tempéré et d'un excellent système de santé.

Mais cela n'empêche pas certains d'entre nous de s'inquiéter à longueur de journée. Tout leur est sujet d'angoisse : la pollution en ville et les pesticides à la campagne, les antibiotiques dans la viande et les OGM dans les légumes, la sécheresse quand il fait beau et les inondations quand il pleut, l'inflation lorsque les prix montent et la récession dès qu'ils baissent, la disparition des baleines et la vitalité des pitbulls, l'insécurité routière et les accidents d'avion, le trou dans la couche d'ozone et celui du budget, la violence des jeunes, l'Alzheimer des vieux, et le chômage au milieu. Les Gaulois, qui n'avaient peur que d'une chose – que le ciel leur tombe sur la tête –, ne connaissaient pas leur bonheur.

Cette paranoïa tous azimuts a été analysée pour la toute première fois il y a déjà vingt ans par un sociologue allemand, Ulrich Beck, dans un ouvrage intitulé *La Société du risque*

(Champs-Flammarion). Il y affirmait que le risque est devenu la caractéristique principale des sociétés les plus évoluées ; non pas parce qu'elles en produisent davantage qu'auparavant, mais parce qu'en leur sein plus personne ne l'ignore, et qu'elles sont donc obligées de se réorganiser entièrement pour le gérer. « Ce ne sont pas les risques qui ont changé au cours des dernières décennies, précisait-il encore, mais la perception que nous en avons. »

Une thèse qui se défend fort bien, dès qu'on y réfléchit un peu. Le chikungunya n'est que piqûre de moustique pour les îliens qui ont connu le typhus ou le choléra. La listeria et autres salmonelloses provoquent 150 décès par an, contre 15 000 pour les intoxications alimentaires des années 50. La Terreur de Robespierre a coûté la vie à cinquante fois plus d'individus que le terrorisme de Ben Laden. Tchernobyl n'est pas Hiroshima. La Nouvelle-Orléans n'est pas l'Atlantide. Et notre longévité à elle seule suffit pour démontrer que – même rongés par le stress, la cigarette, le mercure et la dioxine – nous sommes aujourd'hui plus vigoureux à 70 ans que nos aînés ne l'étaient à 40.

Il ne paraît donc guère douteux que nous vivons dans un monde infiniment moins dangereux qu'autrefois... et que c'est bien « la perception que nous en avons » qui nous donne la certitude du contraire.

D'où la tentation d'accabler... les médias ; en oubliant que personne ne force leurs lecteurs, auditeurs et spectateurs à les regarder, à les écouter et à les acheter. En oubliant que lorsqu'ils choisissent d'ignorer un sujet ou de le traiter avec retenue, c'est encore pire : depuis le scandale du sang contaminé, rien ne panique davantage l'opinion que l'impression qu'on lui « cache quelque chose ». En oubliant enfin qu'ils sont loin d'être les principaux bénéficiaires des profits qu'engendre la peur.

Car la peur n'est pas qu'un sentiment, une émotion, voire une passion. Elle est devenue une industrie, un « business » comme les autres. Mais pas très propre. Les écologistes et les altermondialistes, qui jouent énormément sur elle, feraient d'ailleurs bien de s'en inquiéter : ce climat de peur n'est pas forcément bon pour la planète, ni pour la santé de ses habitants ni pour la démocratie.

C'est en tout cas ce que prétendent ceux qui clament de plus en plus fort leur ras-le-bol de la sinistrose ambiante. Sociologues, psychiatres, personnalités de la société civile ou hommes politiques, ils ne plaident pas pour l'aveuglement ni pour l'optimisme béat, mais pour davantage de lucidité, davantage de courage, davantage de libertés. Pour eux, la peur n'est pas forcément inutile, ni nocive ; à la condition qu'elle nous pousse à affronter la situation plutôt qu'à nous cacher la tête dans le sable. ■

LE HIT-PARADE DES PANIQUES la santé

NOUS N'AVONS JAMAIS ÉTÉ AUSSI BIEN PORTANTS ni aussi inquiets pour notre santé. En ce domaine, c'est bien simple, tout nous affole. D'abord, les ingrédients de la « malbouffe » ou leurs conséquences : obésité, cholestérol, OGM, prion, traçabilité des produits d'origine animale, conservateurs dans la salade, taux d'antibiotiques dans les viandes, de mercure dans les poissons, de

cadmium dans le lait ou de radioactivité dans les champignons, excès de sel et faux sucre, hamburgers dégoulinants de gras et sushis pas frais, surgelés décongelés et conserves avariées. Ensuite, les dangers que dissimule notre environnement : rayonnement solaire, ozone, tabagisme passif, particules polluantes, amiante, pesticides dans l'eau, dioxine dans l'air, plomb dans les tuyaux, acariens dans la moquette, ondes émises par les téléphones mobiles, les pylônes électriques ou les appareils électroniques. Et enfin, l'armée de bactéries et de virus qui se relaient pour jouer le rôle de l'Alien exterminateur : grippe aviaire, sida, méningite, fièvre Ebola, Sras, chikungunya, légionellose, ESB et infections nosocomiales. Le plus curieux étant que cela ne nous empêche aucunement d'avalier des merguez sur la plage en plein cagnard, de négliger les rappels de nos vaccins ou de rouler en véhicule Diesel, bourré d'alcool et de tranquillisants. Une attitude qui s'apparente, selon les psychiatres, à celle des hypocondriaques :

convaincus d'être atteints de maux rares autant qu'improbables, ces patients ont en effet pour particularité de ne jamais suivre les traitements qu'on leur prescrit pour guérir de ceux dont ils souffrent réellement. Tous hypocondriaques, alors ? Sans doute pas, mais nous sommes en bonne voie. Du moins si l'on en croit les conclusions d'une récente étude de l'école de médecine de Harvard, signalant que l'hypocondrie est en passe de devenir « la maladie du XXI^e siècle » : une consultation sur vingt chez un médecin généraliste ne serait déjà motivée que par l'angoisse d'être malade.

la nature

LES CATASTROPHES NATURELLES ont toujours existé. Mais qui se souvient du cyclone de 1970 qui fit 225 000 victimes, rien qu'au Bangladesh ? Elles étaient pourtant exactement aussi nombreuses que celles du tsunami qui a ravagé une bonne dizaine de pays à la fin 2004. Deux phénomènes aux conséquences identiques, mais qui n'ont pas suscité la même émotion ni la même panique. Ce qui fait la différence, c'est évidemment l'avènement des médias modernes, et la profusion des images qu'ils diffusent aussitôt ; mais davantage encore, la façon dont ils privilégient les désastres les plus spectaculaires, en commençant par ceux ayant fait des victimes auxquelles leur propre public peut s'identifier. L'« idéal » étant qu'elles soient de la même nationalité. Il n'y a donc pas plus de catastrophes naturelles qu'autrefois, mais elles sont désormais mises en scène comme des spectacles, et perçues de façon bien plus bouleversante. Cela précisé, elles peuvent découler de n'importe quel désordre climatique : sécheresse, canicule, cyclone, orage, tornade, avalanche, foudre, inondation, éruption volcanique, incendie de forêt, glissement de terrain, tempête, averse de grêle, pluie de cendres, froid sibérien, séisme, raz-de-marée. Même une grosse vague sur la digue de Dieppe ou une autoroute traversée par une coulée de boue peuvent faire l'affaire, comme un petit « plus » en fin de journal télévisé, dès lors qu'elles suffisent à réveiller nos terreurs ancestrales en nous en offrant une représentation saisissante... sans aucun danger pour les spectateurs. Les catastrophes naturelles sont sans doute ce qui illustre le mieux les ressorts intimes de notre goût pour la peur.

l'homme

IL EST À L'ORIGINE DES DRAMES dont nous redoutons le plus d'être victimes. Ceux que les assureurs appellent des « accidents de la vie », parce qu'ils frappent n'importe qui, des gens qui nous ressemblent, sans avertissement. Au hasard, mais jamais sans raison. Certains sont provoqués par l'incompétence ou l'incurie à l'échelon industriel (Three Mile Island, Tchernobyl, Bhopal,

L'horreur au paradis : le tsunami ne pouvait qu'entraîner des records d'audience.



Seveso, AZF, sang contaminé, crashes aériens, marées noires), d'autres par l'irresponsabilité et la bêtise individuelles (accident de voiture, violence scolaire, jeux dangereux, chien méchant, incendie domestique, vandalisme), d'autres encore par la cupidité ou les pulsions criminelles de quelques-uns (agression, vol ou destruction de biens privés, meurtre, enlèvement d'enfant). Mais tous ont pour point commun de véhiculer le même message, indéniablement stressant : l'autre peut nous nuire, personnellement, à chaque instant. Le sommet dans cette catégorie étant évidemment atteint par les attentats terroristes. Lesquels terrorisent, effectivement, non pas parce qu'ils font plus de victimes que les autres (c'est très loin d'être le cas), mais parce qu'ils recourent exactement la définition de l'angoisse : « sentiment qui naît de l'attente et de la perspective d'un danger, surtout s'il est inconnu ». L'angoisse est en effet bien plus redoutable et tétanisante que la peur, ainsi que le soulignaient les experts de l'Observatoire de la sécurité dans leur dernier bilan : « Les violences gratuites, imprévisibles et déroutantes, non motivées par l'appât du gain mais par la seule volonté de nuire arbitrairement, faisant de chacun une cible potentielle et de chaque situation une situation à risque, sont celles que les Français redoutent le plus. » Les menaces d'attentats, récemment déjoués à Londres sur les vols internationaux opérant sans arrêt comme un amplificateur de ce type de craintes.

l'avenir

DE TOUTES NOS PEURS, celles qui concernent l'avenir sont les plus dangereuses... pour l'avenir. En tout cas en France où, loin de nous donner des ailes, ce style de peurs aurait tendance à nous les couper. Ailleurs, les habitants des principales nations industrialisées se préoccupent en effet du lendemain autant que les Français. Mais nous semblons être les seuls que ces craintes paralysent, au lieu de nous inciter à en combattre les causes. Et le plus triste, c'est que nous paraissions être aussi le seul pays où une bonne partie des nouvelles générations ne semblent pas moins conservatrices, ni plus audacieuses, que leurs aînées. « J'ai commencé à être inquiet lorsque j'ai vu, en 2003, des organisations de jeunes manifester pour... la défense de leurs retraites ! » rappelle à ce propos l'ancien ministre Luc Ferry dans une chronique du *Figaro* d'avril 2006, où il s'exclame : « Pourquoi faut-il encore et toujours que ce soit le pessimisme qui l'emporte ? Croit-on sérieusement que la vie était plus facile pour ceux qui avaient 20 ans en 1914 et en 1939 ? » Paralysante aussi pour les hommes politiques, qui renoncent à leurs projets à la première manifestation d'hostilité, la peur de l'avenir ne fait pas que bloquer nos capacités de croissance et d'adaptation sociale : elle menace en outre la science et, par là, le progrès technique. Auteur d'un récent ouvrage sur les peurs modernes *, le polytechnicien Philippe Vuitton observe en effet qu'« il n'y a jamais eu de découvertes ni d'avancées sans prise de risques. Depuis la domestication du feu par les hommes, la science

n'a pu progresser qu'au mépris du principe de précaution. Un principe qui, clairement, n'est qu'une réponse démagogique à la demande populaire et illusoire de risque zéro. Aurait-il été possible pour Henri Becquerel d'étudier les rayons X, ou pour Marie Curie de travailler sur le radium avec le principe de précaution ? » Et de conclure par cet axiome, qui vaut pour toutes les peurs de l'avenir, et pas seulement pour celles que suscitent les OGM ou les cellules souches : « Toujours choisir la sécurité est à coup sûr un très grand risque. »

* Peur ?, Philippe Vuitton, Ellébore, 2006.

>

DU BON USAGE DE LA PEUR

ON NE SAIT PAS SI GEORGE BUSH aurait été réélu sans les attentats du 11 septembre 2001 ; mais ce qui paraît certain, c'est qu'il n'aurait jamais pu faire voter un texte aussi attentatoire aux libertés individuelles que le *Patriot Act*. La peur nuit gravement aux démocraties. Y compris lorsque leurs représentants se limitent à en abuser dans les discours électoraux, en jouant sur tous ses registres : peur du chômage, de l'immigration, de la mondialisation, de l'insécurité, de l'avenir.

Car ce procédé n'est pas toujours sans revers, ainsi que Jacques Chirac l'a découvert en 2005, lors de sa campagne pour le oui à la Constitution européenne. Son « *N'ayez pas peur !* » – qu'il avait emprunté à Jean-Paul II – était alors venu trop tard pour rassurer 55 % des électeurs, pas vraiment convaincus qu'ils n'avaient rien à redouter de l'arrivée de la Turquie, de l'harmonisation sociale européenne, de la directive Bolkestein et du plombier polonais.

L'autre inconvénient des discours politiques axés sur la peur est encore plus grave : « *Dans un premier temps, ils poussent les électeurs à se chercher un protecteur, observe le professeur Michel Lejoyeux. Mais une fois élus, les dirigeants se retrouvent alors coincés dans ce rôle de protecteurs que je trouve très malsain. C'est cette obsession de la maîtrise, du risque zéro, qui fait que nous sommes en permanence dans la défense, et donc dans l'angoisse.* »

« *L'Etat français légifère sur tout : la ceinture au volant, le tabagisme passif, les vaccins obligatoires, les distributeurs de sodas, les barrières de piscine et la hauteur des prises électriques. Il est même allé jusqu'à s'imposer à lui-même l'obligation de ne rien*

LE RÔLE DES MÉDIAS

AUTANT LE RECONNAÎTRE D'EMBLÉE : il est exact que l'actualité courante est parfois dramatisée par les médias. A travers le choix des sujets qu'ils traitent, celui des images qui les illustrent, ou le titre qui les annonce. Ce dernier procédé pouvant s'appliquer à n'importe quel type de nouvelles, y compris les plus banales. Exemple. Il fait beau : « *Dix départements menacés par la sécheresse.* » Il fait toujours beau, et c'est bientôt le week-end : « *Gare aux noyades.* » Il fait de plus en plus beau et chaud : « *Rupture de stock au rayon ventilateurs.* » Il fait chaud depuis trois jours : « *Va-t-on vers une nouvelle canicule ?* » Et si cela continue : « *Les hôpitaux tirent la sonnette d'alarme.* »

Mais les médias n'agissent pas de la sorte pour enrichir les fabricants d'antidépresseurs ni même pour augmenter leurs ventes : les nouvelles qui ne suscitent aucune anxiété se vendent aussi, et même mieux, ainsi que le prouve le succès des magazines people et de télévision, ou celui des unes sur les victoires de l'équipe de France lors du dernier Mondial de football. Si certaines informations sont traitées sous l'angle d'un risque potentiel, c'est souvent parce que cet angle est leur principal

oublier : principe de responsabilité, principe de précaution, cellule de veille sanitaire, comités d'éthique, rappelle aussi Philippe Vuitton, ancien haut fonctionnaire, auteur d'un ouvrage sur les peurs modernes (1). La seule chose qu'il n'a pas encore pensé à interdire, c'est la peur. Mais le problème, c'est qu'en voulant faire reculer la peur par l'interdit, il l'entretient. Et quand ses représentants en parlent sans arrêt, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, comme pour la grippe aviaire, ils la crédibilisent. »

Cette fascination collective pour un impossible risque zéro découle probablement des spécificités de notre système politique : plus centralisateur et protecteur qu'aucun autre. Mais elle a désormais atteint ses limites en débouchant sur « *une société paranoïaque dominée par ses peurs* », comme le dénonce le publicitaire Christophe Lambert. Une société que n'arrive plus à gouverner « *un pouvoir impuissant, pour qui ne rien faire est le plus sûr moyen de rester en place* », comme s'en inquiète l'ancien ministre Luc Ferry. La dérive est si flagrante qu'avec eux, de tous côtés, d'autres voix s'élèvent aujourd'hui pour stigmatiser cette « *Société de la peur* » (2) crispée sur ses acquis, indifférente au poids de ses dettes, où l'hostilité de quelques-uns suffit à désespérer l'avenir de tous les autres. Le dessinateur Wolinski, qui moque « *les ravages du déclinisme* », ou l'acteur Benoît Poelvoorde, qui s'énerve contre « *cette culture de l'échec qui fait qu'on communique tellement sur la peur de perdre qu'on a peur de vivre* » (3), ne sont probablement que l'avant-garde d'un mouvement plus vaste, désormais conscient des effets de ce « *cercle vicieux du doute* » qui interdit toute prise de risque, étouffe le dynamisme et décourage l'espérance. Reste à le traduire dans les discours politiques, lesquels pourraient utilement s'inspirer de ce qu'expliquait la philosophe Simone Weil, dès 1962 : « *Le risque est un stimulant nécessaire, qu'il importe simplement de ne pas laisser se transformer en fatalité.* » ■

(1) *Peur ?* Philippe Vuitton, Ellébore, 2006.

(2) *La Société de la peur*, Christophe Lambert, Plon, 2005.

(3) *Paris Match*, 6 juillet 2006.

– voire leur seul – intérêt. Et parce que les lecteurs, auditeurs ou spectateurs les jugent également plus intéressantes ainsi.

« *Il y a une sorte d'équilibre entre l'offre des médias, qui propose une inquiétude généralisée, et la demande du public, qui a envie d'être inquiet*, confirme le psychiatre Michel Lejoyeux. Mais je ne trouve rien de choquant là-dedans. Pour le public, cela s'explique par une pointe de masochisme moral – on se fait un peu peur, mais comme on n'est pas concerné, cela nous fait du bien – ainsi que par un besoin d'être stimulé et réveillé. Quant aux journalistes, ils font exactement ce que nous faisons nous, les médecins, mais aussi les garagistes, les plombiers, les assureurs et beaucoup d'autres professions : ils nous filent les jetons pour qu'on les écoute ! Communiquer sur la peur est ce qu'il y a de plus efficace quand on cherche à capter l'attention. »

D'après le professeur Lejoyeux – et il s'y connaît puisqu'il vient d'écrire un ouvrage sur les névroses médiatiques * – nous serions en outre beaucoup moins atteints par la dramatisation de l'actualité qu'on le prétend souvent : « *Le sentiment ou l'émotion que l'on éprouve face à une info présentée comme un risque collectif n'est pas de l'angoisse. Dans leur immense majorité, les gens ne sont pas dupes de la connivence qu'ils entretiennent avec leurs peurs réelles ou virtuelles, ni de la façon dont les médias en traitent ni de leurs rapports intimes avec elles. Ce qu'ils éprouvent, ce sont des inquiétudes de gens qui vont bien.* »

Difficile d'être moins culpabilisant ni plus optimiste. Trop peut-être. Car s'il paraît certain que les Français sont nettement moins déprimés que leur consommation record de psychotropes

pourrait le laisser croire (78 % d'entre eux se déclarent « heureux » dans les sondages, avec une constance qui ne se dément pas depuis plusieurs décennies), il est tout aussi évident que beaucoup d'entre eux jouent – consciemment ou pas – sur ces risques dont on leur rebat les oreilles pour justifier leur inertie, leur manque d'audace et leur impuissance. Ceux-là semblent souffrir en outre d'une fâcheuse tendance à trier les informations pour n'en retenir que les plus décourageantes, tout en reprochant aux médias de ne traiter que des sujets qui leur sapent le moral. Ce qui est faux – ainsi qu'il est facile de le constater en ouvrant n'importe quel journal ou magazine – mais pourtant couramment admis... Sans doute en souvenir de la lointaine époque où la coutume exigeait que l'on immole les porteurs de mauvaises nouvelles. Haro, donc, sur les médias.

Ceux-ci seraient pourtant bien plus coupables de propager l'inquiétude ou la panique s'ils ne traitaient pas – ou pas assez – ce type de nouvelles. Le plus angoissant dans le 11 Septembre, ce n'était pas en effet les images, mais l'incompré-

hension des commentateurs, et parfois même l'absence totale de commentaire qui les accompagnait. Ne pas comprendre, ne pas savoir est bien plus angoissant que la peur ressentie face à un événement choquant. Et il y a pire encore : l'impression qu'on ne nous dit pas tout.

Au lieu d'accabler les médias, en feignant de croire qu'ils seraient les uniques responsables – pour ne pas dire les auteurs – de la sinistrose ambiante, nous ferions donc mieux de nous féliciter qu'ils soient assez divers et nombreux pour enquêter sur la plupart des situations à risque. Et libres de le faire. A la différence de ce qui se passe dans les Etats totalitaires, comme en Chine, où les journalistes encourent d'énormes amendes et la prison s'ils relatent les désastres qu'engendrent la corruption ou l'incompétence de leurs élites. Là-bas, l'actualité paraît plus « heureuse » que chez nous, c'est certain. Mais elle est bien la seule. ■

* Overdose d'info, Seuil, 2006.

L'EFFET « 11 SEPTEMBRE »

L'émotion fut si forte que, cinq ans plus tard, chacun se souvient de ce qu'il faisait ce jour-là, de l'endroit où il se trouvait, avec qui, et de ce qu'il a ressenti. « La terreur sublime qu'excitent la tragédie, les idées de douleur et de danger, et tout ce qui est épouvantable », évoquée par le philosophe Edmund Burke dès 1756, venait d'atteindre un paroxysme. Car il y avait effectivement du « sublime » dans l'effondrement de ces deux tours, symboles de la puissance américaine, retransmis en direct ou en différé à plus d'un milliard d'hommes. Il y avait aussi de la douleur, du danger, de l'épouvante. Mais y avait-il de la terreur, ainsi que cela paraît admis, ainsi que l'escomptaient Ben Laden et ses commandos kamikazes ? Avec le recul, nombreux sont les psychologues et les sociologues qui en doutent aujourd'hui. Bien qu'ils considèrent le 11 Septembre – et le tsunami – comme des « événements majeurs », donc un peu à part, ils semblent unanimes à penser qu'à l'instar des autres catastrophes, le « nine eleven » a suscité de la stupeur, de l'incrédulité,

de l'incompréhension, de la fascination, de la colère ou de la compassion, mais pas une peur – ni encore moins une terreur – durable.

« Même majeures, toutes les catastrophes dont nous ne sommes pas personnellement victimes ont surtout pour fonction de nous rassurer sur notre propre sort », rappelle le professeur en psychiatrie Michel Lejoyeux, auteur d'un récent ouvrage sur les névroses médiatiques (1) : « Ça n'est pas nous, ça n'est pas à nous que cela arrive, même si beaucoup d'éléments nous permettent de nous identifier. Ce type

d'événements nous sert, en fait, d'abcès de fixation pour nos propres angoisses. Ce qui peut être très bon, à petites doses, surtout si nous en profitons pour exprimer et affronter nos peurs intimes, comme la mort ou la maladie. » Le sociologue des médias Denis Muzet (2) estime lui aussi que cette catastrophe « a aidé les gens à relativiser leurs problèmes personnels : il y avait pire qu'eux, plus malheureux qu'eux ». Mais il relève un second effet, nettement moins positif : « Le choc du 11 Septembre a conforté leur pessimisme préexistant : beaucoup se sont dit qu'ils avaient raison d'avoir peur, y compris des dangers les plus impensables. » Pour le Pr Lejoyeux, c'est d'ailleurs de là que date

l'obsession de « tout savoir » qui lui a inspiré son essai sur les dépendances médiatiques : « Le 11 Septembre a créé une obligation d'information. Il nous a rendus à la fois sensibles, hypervigilants et méfiants. Nous nous méfions de ceux qui nous annoncent que le monde est calme et nous doutons des images que l'on nous présente comme sûres. » Difficile évidemment de lutter contre la sinistrose dans de telles conditions. Tout se passe comme si la majeure partie du public français ne recherchait – et ne mémorisait – que les nouvelles dramatiques ou stressantes. Probablement pour se rassurer de ne pas en avoir été victime ; mais le cercle vicieux – recherche de la peur, compassion, soulagement, repli sur soi, recherche de la peur, etc., tel que l'a parfaitement identifié Denis Muzet –, n'en fonctionne pas moins à plein régime. Dans le vide, en nous transformant chaque année davantage en une nation de gens qu'un moustique suffit à paniquer.

L'impensable était possible : le choc fut planétaire.



(1) Overdose d'info, Seuil, 2006.
(2) Directeur de l'institut Médiascopie, auteur d'une étude sur la façon dont le grand public « consomme » les médias, et la confusion qui en résulte : La Mal Info, éditions de l'Aube, 2006.